

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 3.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 16 JANVIER 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMI pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

CROQUIS ET PORTRAITS, par Arbois.—La colonisation, par L.-O. D.—L'empire britannique, par A. C. Collins.—Chronique américaine, par Anthony Ralph.—La critique littéraire, par A. G.—Chronique théâtrale, par Blain de St. Aubin.—Nos gravures : Le vin de Champagne et sa fabrication ; La mort du chien ; Fidele anglaise et l'Afghanistan.—Avant 1760, par Benjamin Suite (suite et fin).—Histoire de l'He-aux-Contres, par l'abbé Alexis Mailloux (suite).—Revue de la semaine, par A. G.—Choses et autres.—Les Femmes.—Faits divers.—Le jeu de dames.—Les Échecs.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Les chevreuils en hiver ; Les généraux commandant les forces expéditionnaires anglaises dans l'Afghanistan ; Types de l'Afghanistan et du Turkestan Russe ; La mort du chien ; Epernay ; Compagnie des grands vins de Champagne.

CROQUIS ET PORTRAITS

M. HOLTON

Le premier des critiques parlementaires, l'Aristarque de la Chambre, l'oracle des comités, celui devant qui passent, pour recevoir leur arrêt, orateurs et ministres, lois et motions. Depuis cinq ans, rien ne s'est fait en Chambre sans l'autorisation de M. Holton. Il n'a pas tout approuvé sans doute, mais rien de ce qu'il n'a pas permis n'a pu franchir le seuil parlementaire. Sur un signe de sa tête, sur un froncement de ses sourcils, l'œuvre ébauchée renaît sous terre, le bill épouvanté reculait jusqu'au Sénat.

Il ne suffit pas de savoir sur le bout de ses doigts la procédure du parlement mieux qu'aucun *Speaker* passé ou futur pour conquérir pareille autorité; il faut encore posséder un esprit assez aiguisé pour assurer, au besoin, l'exécution de ses décisions par le mordant de ses ripostes. Cet esprit, M. Holton le possède. C'est l'esprit le plus caustique de la Chambre, et le plus français, si l'esprit français consiste à relever le fond des observations par une tournure de langage originale et même un peu paradoxale.

Toujours à son poste lorsque la séance s'ouvre, M. Holton s'enfoncé philosophiquement dans son fauteuil comme un homme d'autant plus résigné à tout en-

tendre qu'il saura bien d'un mot se venger de l'ennui qu'on lui aura fait essayer. Il écoute, observe, juge. Vers le milieu de la séance, il se lève tranquillement, comme quelqu'un qui tient à ne pas déranger personne et dont la gibecière est remplie. Il s'en va fumer un cigare dans une salle de comité, et lorsqu'il s'est formé un auditoire autour de lui, il résume son impression sous une forme brève et piquante. Il lui suffit parfois d'un mot pour juger un long débat; mais le mot est toujours piquant, et c'est à le développer et à l'amplifier que, le lendemain, les journalistes libéraux passent leur temps et épuisent leur encre. On pourrait écrire l'histoire d'une session de trois mois, en deux pages, avec les mots concis et incisifs de M. Holton. Cette petite collection de jugements sur un parlement vaudrait un long volume, et celui qui en meublerait bien sa mémoire en pourrait remontrer aux mieux informés.

M. Holton se complait dans ce rôle distingué et rare de critique et d'arbitre. Il ne prend plus guère la parole en Chambre et réserve sa verve pour les entretiens intimes. Il fait chaque jour son petit bagage d'observations et il trouve avec raison que cela vaut autant que de composer de longs discours.

Il n'a jamais aimé, du reste, les longs discours. Il les tolère chez les autres, mais il ne s'est jamais à lui-même accordé cette licence. Il a trop le goût des choses fortement pensées pour les délayer dans d'interminables harangues comme font tant de nos orateurs. J'ai entendu autrefois un de ces verbeux tribuns railler M. Holton à cause de son goût pour la concision, et l'accuser d'impuissance parce qu'il ne parlait pas plus d'un quart-d'heure. Comme si discourir à perte de vue et noyer chaque point de repère dans un flot de paroles, était un signe de force! C'est un signe de faiblesse au contraire, la marque d'un esprit relâché, d'une pensée flottante. Le malheureux, grisé par sa loquacité, ne se rendait pas compte de l'hommage discret qu'il rendait à M. Holton et de la terrible condamnation qu'il prononçait sur lui-même.

Sous bien d'autres rapports encore, le député de Châteauguay est le modèle des parlementaires. De sa vie, il n'a manqué une séance de la Chambre, ni une séance de comité. Le premier pas qui retentit sur le parquet de la Chambre à l'ouverture des sessions, c'est celui de M. Holton; et c'est sa massive silhouette qu'à la clôture, on voit la dernière se dessiner sur le mur garni des portraits des orateurs et où le sien, par une étrangeté de la destinée, manque encore. Il ouvre les sessions avant le gouverneur et referme, après lui, soigneusement la porte.

Les comités n'ont pas de secrets pour lui, et il va d'un comité à l'autre comme un roi parcourant son domaine et visitant ses sujets. Ici, on l'attend pour vider un incident; là-bas, on l'appelle pour clore un rapport. Les secrétaires règlent leurs montres sur la sienne, et on prend son heure.

Cette souveraineté lui plaît. Il lui est agréable de savoir qu'au-sitôt qu'arrive une députation chargée de pousser une mesure et de lui gagner des adhérents, on avertit tout d'abord ses membres qu'il leur faut avant tout prendre langue chez lui. Personne n'y manque, et si quelqu'un y

manquait, ce quelqu'un aurait probablement à s'en repentir. Tous les rois sont absolus, quand ils le peuvent. Les plus anciens et les plus fiers députés s'inclinent: inclinez-vous aussi, si vous tenez au succès de votre affaire. Il est si facile à l'ingénieur expérimenté de jeter sur la voie, sans en avoir l'air, le léger obstacle qui fait rouler le train en bas du talus!

Il est beau de régner en maître dans un domaine, petit ou grand. Il est rare cependant qu'au milieu de votre souveraineté acceptée de tous, la pensée d'un plus vaste empire ne vienne pas vous tenter. On trouve son trône étroit en regardant les trônes plus éclatants qui brillent au-dessus de vous. Il est donc fort possible que, du sein des comités qu'il domine et dirige, M. Holton songe parfois à cette autre enceinte, à l'enceinte parlementaire même, où la première place à droite, la première place à gauche, appartiennent à d'autres. Il n'y a pas de rôle à coup sûr qui soit au-dessus de son esprit. Si, cependant, il est une place qu'il semblerait, par sa compétence particulière et par la fermeté intelligente de son caractère, pouvoir occuper mieux qu'aucune autre, c'est celle de Président. Il conduirait les débats de l'assemblée en mentor et guiderait les députés à travers les sentiers parlementaires en oracle, courroucé parfois, mais toujours juste cependant pour ses neveux; car sa sévérité ne résiste pas aux caresses du sourire et aux attendrissements de la soumission.

La bonté est le fond de sa nature et une grande bienveillance se cache sous ses habitudes d'ironie. Il faut qu'il en soit ainsi pour que, durant cinq ans, lui, le Nestor du parti libéral, il ait protégé la barque conduite par M. Mackenzie, sans jamais y prendre place, sans approuver toujours ni le choix des officiers proposés à la manœuvre, ni la manœuvre elle-même. Il faut bien vraiment qu'il en soit ainsi, pour que, lui, qui n'avait pas été le conseiller des temps prospères et dont les avis ne paraissent être cherchés que lorsqu'on ne pouvait plus les suivre, il se soit trouvé le consolateur de la dernière heure. C'est lui, en effet, qui était assis au chevet lorsque la mort est venue; c'est dans son sein que M. Mackenzie a épanché ses dernières larmes; et c'est encore lui qu'aujourd'hui on voit errer pieusement dans le cimetière.

ARBOIS.

LA COLONISATION

L'idée patriotique de favoriser l'établissement des terres incultes a donné naissance, dans la ville de London, Ontario, à une association semblable à celle que nous cherchons à établir à Montréal. On a compris, à London comme ici, qu'il faut de l'aide pendant les premiers mois à celui qui, n'ayant rien, veut défricher; mais, comme nos compatriotes anglais sont toujours plus unis que nous, lorsqu'il s'agit d'exécuter des projets d'utilité publique, ils ne rencontreront pas les obstacles que nous avons à combattre.

On ne comprend pas encore suffisamment ici que, sans aide pécuniaire, l'habitant des villes n'ira pas s'enfoncer dans la forêt pour y crever de faim jusqu'à sa première récolte.

Qu'on se contente d'offrir des chemins aux habitants de la campagne, qui peuvent

presque toujours se procurer les moyens de vivre pendant quelques mois, nous le començons un peu; mais qu'on s'imagine que les gens de la ville, ces pauvres ouvriers qui n'ont pas les moyens de réaliser une piastre en vendant tout ce qu'ils ont, et qui se sont endettés pour manger depuis des mois, vont entreprendre de défricher sans être certains d'être aidés, c'est incroyable.

On ferait mieux de dire franchement qu'on ne veut pas de colonisation, de défrichement par les gens des villes. Mieux vaut dire aux centaines d'ouvriers qui demandent à défricher: "Chassez cette pensée de vos esprits, on ne veut pas de vous."

Sans doute, avec des gouvernements et des gens qui n'ont pas d'argent, dans des moments de crise générale, il est difficile de faire réussir de pareils mouvements; mais, malgré la crise, ne trouve-t-on pas de l'argent pour des choses bien moins utiles?

La Société de Colonisation de Montréal a obtenu, cette année, des terres, et elle a fait augmenter de \$1,500 le montant consacré à la confection des chemins de colonisation dans la vallée de l'Ottawa; c'est déjà quelque chose, beaucoup même pour les colons de la campagne, mais ce n'est pas suffisant pour ceux de la ville. Nous espérons que l'année 1879 verra notre projet s'étendre et se compléter, grâce au patriotisme et à l'esprit de charité de tous ceux qui comprennent qu'arracher tant de malheureux ouvriers à la misère des villes pour les faire défricher, est l'œuvre la plus charitable et la plus nationale qu'ils puissent accomplir.

**

M. Joseph Pervault, secrétaire de la commission canadienne à l'Exposition de Paris, apporte d'excellentes nouvelles aux littérateurs canadiens. Il s'est mis en communication avec un libraire de Paris qui s'engage à publier tous les ouvrages canadiens à ses frais et périls et à faire une remise de 10 par cent, les frais payés, aux auteurs. Une société fondée dans le but de répandre les bons livres est aussi prête à favoriser ce mouvement. Les bons livres sont si rares en France qu'on serait heureux d'avoir recours à notre littérature, dont la moralité est en général incontestable. Bien entendu, on choisira les ouvrages dont la forme laisse le moins à désirer. C'est aux littérateurs canadiens à redoubler de soin pour épurer leur style et faire disparaître les fautes d'orthographe et d'impression, les anglicismes surtout, qui déparent leurs écrits afin de profiter de la chance qui leur est offerte de se faire connaître en France et même d'y faire de l'argent.

L.-O. D.

L'EMPIRE BRITANNIQUE

Plusieurs journaux anglais ont donné cours à une nouvelle importante concernant les Indes. Ils annoncent que le gouvernement impérial a résolu de rappeler lord Lytton, vice-roi actuel, et de nommer à sa place le prince Arthur, duc de Connaught.

Cette nouvelle, ou plutôt cette rumeur, si elle n'est pas fondée, a beaucoup de vraisemblance. On verrait dans sa réalisation la continuation d'une politique suivie et parfaitement définie.